

CHAPITRE III

MADRID — LA SIERRA MORENA — BAYLEN — ANDUJAR — CORDOUE

LA MOSQUÉE — LES ARABES



MADRID est une assez triste ville et une assez mesquine capitale. Il manque à la fois de charme et de grandeur. Il n'a ni la beauté du site, ses environs sont un désert ; ni l'avantage ou l'agrément d'un fleuve, le Manzanarès est sans eau les trois quarts de l'année ; ni les souvenirs, c'est une ville qui n'existe que d'hier ; ni les monuments, vous y chercheriez en vain une église ou un édifice public qui soit digne de quelque intérêt. Il y a trois siècles, Madrid n'était qu'une bourgade sans nom. Burgos, Tolède, Séville, Valladolid avaient été tour à tour les capitales des anciens rois de l'Espagne ; et elles avaient eu de bonnes raisons pour l'être. Ce fut le cardinal Ximenès qui, pendant sa régence sous la minorité de Charles-Quint, transporta à Madrid le siège du gouvernement. Séville, par son importance, sa richesse, sa proximité de la

mer, semblait bien plus naturellement désignée : la découverte de l'Amérique et les grands intérêts que l'Espagne allait avoir dans le nouveau monde, commandaient presque ce choix. Le seul avantage qu'offrait Madrid, c'était d'être le centre géographique du royaume. Peut-être une autre raison déterminait-elle le cardinal : dans cette ville, jusque-là sans importance, il était sûr d'être le maître et de ne rencontrer ni les résistances des communes, ni l'ambition des grands, fort gênantes partout ailleurs. Philippe II acheva ce qu'avait commencé Ximènes, en transportant la cour à Madrid. Mais il est advenu de Madrid ce qui advient de toutes les villes que le caprice d'un souverain a la prétention de fonder sans tenir compte de la nature des choses : comme Berlin et Washington, c'est une création artificielle, vivant d'une vie toute factice. Madrid, sans commerce et sans industrie, sans tradition et sans histoire, sans mouvement intellectuel ou politique qui lui soit propre, Madrid n'est qu'une capitale nominale, qui reçoit du dehors la vie ou l'impulsion au lieu de la donner. Il est *la corte*, comme on dit en Espagne, c'est-à-dire la résidence royale ; il n'est ni la tête ni le cœur du pays. Depuis cinquante ans, les faits l'ont assez prouvé.

L'aspect général est petit et vulgaire. Les rues sont mal pavées, les trottoirs rares et étroits. Le petit nombre de magasins brille d'un luxe d'emprunt, qui vient de Paris. Bruxelles est plus vivant, et Bordeaux a l'air plus grande ville. La *Puerta del Sol*, qu'admirent les Espagnols, est une place irrégulière et assez laide, moins grande que la place de la Bourse, à Paris. Leur *Prado* tant vanté n'a aucun charme. Le monument du 2 mai, qui le décore, est une maigre pyramide en moellons, de quinze à vingt pieds de haut, avec quelques statues médiocres. Quant aux fontaines, elles sont d'un goût affreux : l'une représente une grosse Cybèle que le sculpteur a faite lourde pensant la faire majestueuse ; l'autre, un Neptune, qui

a l'air d'un dieu de théâtre, assis sur deux roues de bateau à vapeur. On me dit qu'il faut voir le Prado par les beaux soirs d'été, quand la foule des promeneurs l'anime ; quand toutes les jolies femmes de Madrid viennent y déployer leurs grâces piquantes et y faire assaut de coquetterie. Je n'ai pu en juger : le temps était froid et pluvieux quand j'ai traversé Madrid cette première fois, et presque aussi mauvais à mon retour.



Je n'en suis pas moins disposé à croire tout ce qu'on me dit des charmes des Madrilènes. Qu'on me vante leurs beaux yeux, je n'y contredis point ; mais qu'on ne me vante plus le Prado.

Le climat de Madrid est extrême, et par là même détestable : l'hiver y est plus froid qu'à Paris ; l'été y est plus chaud qu'à Alicante. Le voisinage du Guadarrama y détermine des variations de température brusques et dangereuses. Il y a un proverbe qui dit : « A Madrid, le vent n'éteint pas une chandelle, mais il tue un homme. »

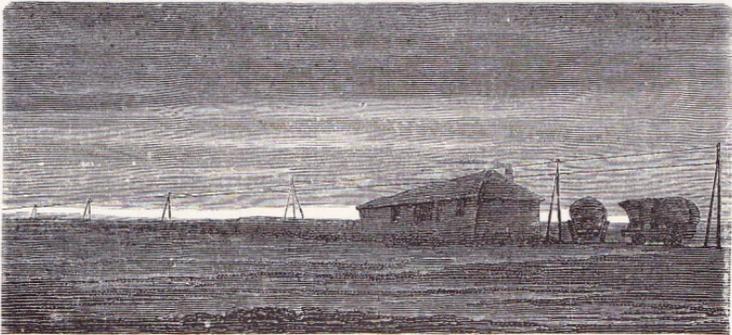
A l'époque où j'y arrivai, c'était vers le 20 mars, la saison était encore rigoureuse. Nous avions hâte de gagner un cli-

mat plus doux, de voir enfin le pays du soleil, le pays où fleurit l'oranger. Nous nous décidons, après un repos de deux jours, à continuer notre course vers le sud et à entrer en Andalousie par Cordoue. Au retour nous visiterons l'Escorial et Tolède, et surtout nous verrons à loisir le musée de Madrid. Madrid n'a que son musée; mais à lui seul ce musée vaudrait le voyage. Je n'ai fait que l'entrevoir pendant deux courtes visites. Que de merveilles! J'en sors ébloui, les yeux pleins de lumineuses images, la mémoire comme encombrée de chefs-d'œuvre, l'esprit fatigué d'admiration; il y a là des trésors à faire l'orgueil de dix musées.

Nous quittons Madrid à dix heures du soir. Le chemin de fer doit nous conduire jusqu'au pied de la sierra Morena; là on prend des diligences pour passer la montagne et gagner Andujar, où l'on retrouve la voie ferrée.

Vers une heure du matin, nous sommes à Alcazar de San-Juan. C'est le point où la ligne d'Andalousie s'embranché avec celle d'Alicante. On attend là, pendant près de deux heures, l'arrivée du train qui vient de cette ville. Nous pensions, à une station aussi importante, trouver une gare convenablement installée. C'est une baraque en bois: dans une vaste salle, ouverte à tous les vents, la foule des voyageurs attend pêle-mêle. Quelques misérables chaises, quelques bancs de bois, sont les seuls meubles qui la garnissent. La nuit est froide. Il y a bien, dans un bout de la salle, un maigre feu de charbon de terre dans une cheminée borgne; mais il est tellement entouré qu'on ne peut en approcher. A l'autre bout est une espèce de buffet qui ressemble au comptoir de quelque méchant cabaret, et où nous parvenons à grand-peine à nous faire servir, sous le nom de bouillon, un fade et insipide breuvage. Cela fait, nous n'avons plus qu'à mettre de notre mieux en pratique le précepte de la sagesse espagnole : *Paciencia!*

A la gare de Madrid, des bruits inquiétants étaient déjà venus à nos oreilles : on disait vaguement que le chemin de fer avait été, sur plusieurs points, coupé par les débordements du Guadalquivir. A Alcazar, un employé français nous confirme cette nouvelle ; la voie est, en effet, coupée en deux endroits : entre Andujar et Cordoue la circulation est complètement interrompue. Que faire ? Retourner à Madrid ? Il n'y faut pas songer. Changer d'itinéraire, et gagner l'Andalousie par Alicante ? Mais nous tenons à être à Séville pour la semaine sainte. Et puis nos places sont payées jusqu'à Cordoue.



Si le chemin de fer est rompu, la route de terre reste ouverte. D'une façon ou d'une autre, on arrive toujours. A la grâce de Dieu ! En voyage, il faut compter un peu sur la Providence... Par toutes ces puissantes raisons, il est décidé que nous continuons notre route.

A six heures du matin nous étions à Venta de Cardeñas : c'est le point extrême où s'arrêtait alors le chemin de fer, qui aujourd'hui franchit sans interruption la sierra Morena. Nous avons traversé pendant la nuit les plaines immenses et nues de la Manche. Au dire des savants commentateurs, c'est dans ce lieu que l'illustre don Quichotte fit sa veillée d'armes, et fut armé chevalier par les mains de cet honnête hôtelier qui, après avoir fait plus d'un métier suspect, s'était retiré là

pour vivre tranquillement « de son bien, et surtout de celui d'autrui ».

Le chemin de fer nous dépose dans un lieu sauvage, à l'entrée des gorges de la sierra, au-devant d'une espèce de hangar. Trois ou quatre diligences attendent là les voyageurs. Nous descendons parmi les déblais et les décombres; nos pieds enfoncent dans un sol boueux. L'air est vif et piquant. Le soleil levant perce à peine le rideau de brume qui flotte sur les plaines et sur les premiers escarpements de la montagne. Une nuit d'insomnie et l'air matinal ont singulièrement aiguisé les appétits. Tout le monde se précipite vers une porte du hangar au-dessus de laquelle se lit le mot *Café*. Mais c'est encore pire qu'à Alcazar. Autour de tables d'une propreté douteuse, cinquante voyageurs affamés apostrophent dans toutes les langues deux garçons qui ont l'air de n'en entendre aucune, et se disputent quelques tasses de détestable café et de mauvais chocolat à la cannelle. Bien nous en a pris de renouveler nos provisions à Madrid.

Cependant les diligences sont attelées, et on appelle les voyageurs. Ces diligences sont de lourdes voitures, à peu près pareilles à celles de nos grandes messageries d'il y a vingt-cinq ans: seulement elles sont étroites, sales et incommodes; les coussins semblent rembourrés avec des copeaux. Mais la diligence espagnole a quelque chose d'original et de pittoresque: c'est son attelage. Dix mules sont attelées deux à deux à cette pesante machine: elles ont la tête ornée de pompons de laine rouge, jaune et bleue, et portent des colliers tout retentissants de grelots. Il n'y a pas moins de trois hommes pour mener ce long attelage: le *mayoral* ou conducteur, qui est sur le siège; le *delantero* ou postillon, qui est monté sur un cheval, en tête, à gauche du premier couple de mules; enfin le *zagal*, qui est à pied, montant de temps en temps sur le marchepied, courant le plus souvent à côté des mules, les

excitant de la voix et du geste, et leur distribuant largement, non des coups de fouet, mais de véritables volées de coups de bâton. Le zagal change à chaque relais ; mais le delantero fait généralement le trajet entier de la diligence, c'est-à-dire quelquefois quarante à cinquante lieues. C'est d'ordinaire un tout jeune homme, presque un enfant. Aussi les malheureux qui font cet affreux métier sont-ils voués à une mort presque certaine ; ils meurent phtisiques au bout de peu d'années.



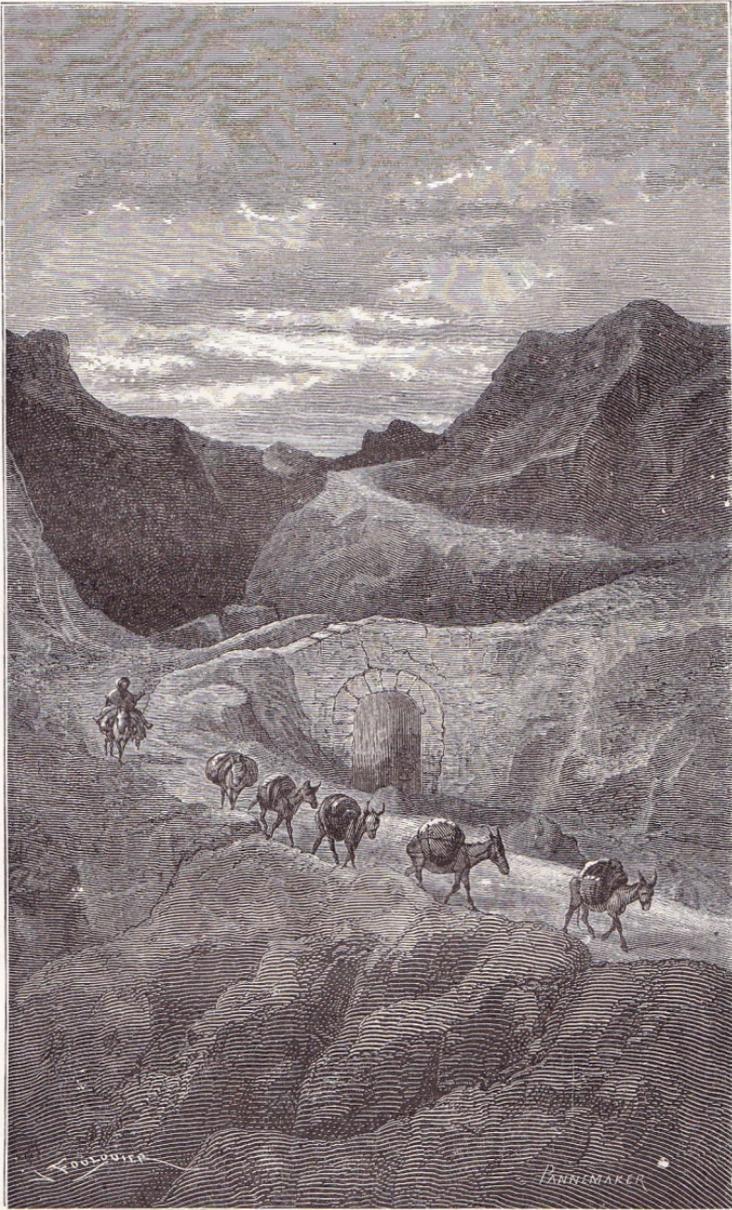
Enfin tout est prêt : voyageurs et bagages sont entassés. Le mayoral donne le signal à grands cris ; le zagal crie, en courant et frappant à droite et à gauche de grands coups de bâton ; le delantero crie et fait claquer son fouet. Les mules agitent bruyamment leurs grelots ; la lourde diligence s'ébranle, et nous partons à fond de train par un chemin cahoteux, défoncé, dont les ornières sont comblées avec de grosses pierres. La route, étroite et sinueuse, longe un petit torrent. Elle s'élève rapidement, presque toujours suspendue en corniche, au-dessus du précipice. Le moindre accident vous ferait faire une culbute de quelques centaines de pieds. Au premier moment, cette réflexion ne laisse pas que d'être désagréable. J'étais

monté sur l'impériale, et mon regard plongeait jusqu'au fond du ravin où grondait le torrent. Mais on s'habitue à cette impression. Les postillons sont d'une adresse merveilleuse. Même dans les passages les plus difficiles, ils ne ralentissent jamais leur train : la voiture, emportée au galop de son vigoureux attelage, vole, bondit, penche et se relève. On finit par prendre plaisir à se sentir entraîné par ce tourbillon de bruit et de poussière, et la beauté du paysage vous distrait bientôt de toute autre pensée.

La gorge que nous remontions devenait de plus en plus sauvage. A droite et à gauche, la montagne se resserre de manière à ne plus laisser qu'un étroit défilé. Ça et là des blocs énormes ont roulé sur les pentes et sont restés suspendus comme des ruines cyclopéennes. Ailleurs les crêtes de la montagne, déchirées et dentelées, se hérissent de pics et d'aiguilles. Ce défilé a un nom qu'on retrouve souvent dans l'histoire : on l'appelle le *puerto* de Despeña-Perros ; c'est le passage le plus important de la Manche en Andalousie, et, depuis les guerres des Maures jusqu'à la guerre de l'indépendance, ç'a été un des points stratégiques qu'on s'est le plus ardemment disputés. Il n'y a pas longtemps encore, la route était peu sûre pour les voyageurs. La sierra Morena a été le refuge où les bandes de brigands se sont le plus longtemps maintenues. De distance en distance on voit encore le long de la route de petites croix de bois avec cette inscription : « *Aqui mataron un hombre.* — Ici a été tué un homme. »

Aussitôt qu'on a atteint le sommet de la chaîne et franchi le col, les pentes et les vallées se couvrent d'une végétation serrée d'arbustes à feuilles persistantes, de lentisques, de romarins, de cistes, d'arbousiers. C'est à cette verdure éternelle, mais d'une nuance sombre, qui les recouvre, que ces montagnes doivent leur nom : la sierra Morena veut dire la montagne brune.

Nous commençons à descendre le versant méridional : les pentes s'adoucissent ; quelques habitations isolées, puis quel-



LA SIERRA MORENA

ques villages s'aperçoivent de loin en loin. Les vallées sont couvertes d'oliviers. Des cultures plus variées se montrent aux environs de la Carolina, petite ville régulièrement bâtie, avec

des portes monumentales et des rues tirées au cordeau. C'est une de ces colonies qui furent fondées au siècle dernier, sous Charles III, pour repeupler la sierra Morena et y relever l'agriculture anéantie depuis l'expulsion des Maures. Le principal promoteur de cette entreprise était don Pablo Olavidès, comte de Pilos, gouverneur de Séville. C'était un esprit élevé et généreux, un philanthrope, comme on disait alors, peut-être un peu chimérique. Il déploya dans cette entreprise beaucoup d'activité et de dévouement. Il fit venir des colons allemands, et établit six mille Bava-rois à la Carolina. Il défri-cha des landes, ouvrit des routes, bâtit des villages, et en peu d'années changea un pays inculte en des campagnes fertiles et riantes. Mais Olavidès devint suspect d'opinions philoso-phiques, et fut dénoncé au saint-office. Malgré la faveur dont il jouissait auprès du roi, il fut arrêté et emprisonné; après une longue information, il fut condamné à sept années de reclusion dans un couvent de la Manche. Peu après, il tomba dangereusement malade : la cour, qui lui était restée favorable, obtint pour lui la permission d'aller prendre les eaux en Catalogne. Il s'échappa, et se réfugia en France. — Depuis lors les colonies de la sierra Morena ont languï.

Vers le milieu du jour on est à Baylen, petite ville triste et sale, au fond d'une gorge profonde : c'est là qu'on déjeune. Nous sommes assaillis, en descendant de la diligence, par une nuée de mendiants, d'aveugles, de boiteux; je n'ai jamais vu truands plus dépenaillés et plus repoussants. La *posada* n'est guère plus appétissante. On entre par l'écurie, comme dans toutes les posadas. Dès la porte, l'odeur d'huile vous suffoque. Tout le monde a entendu parler de l'huile espa-gnole; mais ce que c'est que l'huile espagnole, on ne saurait s'en faire une idée si on n'y a pas goûté. Les olives pourtant sont délicieuses dans ce pays; mais, comme s'ils avaient juré de gâter tout ce que le ciel a fait de bien chez eux, les Espa-

gnols ont trouvé moyen d'en extraire, en les laissant fermenter, une huile d'un goût et d'une odeur abominables, qui prend à la fois au nez et à la gorge, et que je ne saurais comparer qu'à un mélange d'huile de ricin et d'huile à quinquet. Ils trouvent cela délicieux, et, à leur goût, notre huile de Provence est fade et sans saveur.



Le nom de Baylen sonne tristement à des oreilles françaises. C'est un peu au delà de la ville, dans de larges et profondes vallées, que, le 20 juillet 1808, la petite armée du général Dupont, coupée de son avant-garde, cernée par un ennemi trois ou quatre fois supérieur, se vit réduite à capituler. Il y a sur la place publique de Baylen une mauvaise statue de marbre qui rappelle cette victoire : victoire qui exalta prodigieusement, et cela se comprend, le patriotisme espagnol, mais où il n'y avait pas, ce semble, de quoi enorgueillir si fort la valeur espagnole. Trois mille hommes mourant de faim et de soif, écrasés par un soleil de plomb, haletant sous une chaleur de quarante-cinq degrés, et obligés, par dix-huit mille hommes, à mettre bas les armes, ce n'est pas là une victoire

à mettre à côté de Lépante. Les suites ont été encore moins glorieuses pour l'Espagne. En dépit de la capitulation, nos soldats furent retenus prisonniers. Conduits à Cadix, ils se virent, tout le long du chemin, insultés, menacés, poursuivis par la populace. Les bagages des officiers furent pillés. Plusieurs furent massacrés. A Cadix, la rage populaire fut telle, qu'on fut obligé, pour empêcher que les prisonniers ne fussent mis en pièces, de placer le saint Sacrement au milieu d'eux.

Ce seraient là des faits à souiller l'honneur d'un peuple, s'il ne fallait faire la part des colères nationales en face d'une invasion étrangère. Ce qui est sans excuse, c'est l'indigne traitement que le gouvernement insurrectionnel fit subir à ces mêmes prisonniers, à grand'peine échappés aux couteaux de la populace. On les avait entassés d'abord sur les pontons de Cadix, où le scorbut et la dysenterie les décimaient. On trouva bientôt cette situation trop douce pour eux, et on les transporta sur le rocher de Cabrera, la plus petite des Baléares, un écueil aride, inhabité. Ils étaient là sans abri d'aucune sorte, sans vêtements que les lambeaux qui leur restaient. Tous les quatre jours, des barques leur apportaient de Majorque quelques morceaux de pain et des fèves sèches. Ils suppléaient à cette misérable et insuffisante nourriture en mangeant des rats, des lézards verts, quelques poissons qu'ils parvenaient à pêcher. Un jour la barque ne vint pas; on l'attendit pendant six jours : quand elle parut, cent cinquante prisonniers étaient morts de faim. La soif était leur plus cruel supplice : une petite source qui ne donnait pas la moitié de l'eau qui leur était nécessaire, était leur seule ressource. Huit mille Français furent, à plusieurs fois, transportés sur l'îlot de Cabrera : quatre mille y moururent; le reste fut échangé à la fin de 1811 ¹.

¹ Voyez *Aventures d'un marin de la garde impériale*, par H. Ducor, 1833.

Chassons ces tristes images. Oublions, s'il se peut, les fureurs des hommes, et leurs sanglantes mêlées, et leurs



vengeances plus atroces encore. Il semble que les plus beaux pays du monde soient ceux qu'ils se sont disputés avec le plus d'acharnement, et qu'ils ont le plus engraisés de leur sang.

A quelques lieues de Baylen, la route descend rapidement les dernières rampes de la sierra Morena. On franchit, sur un pont de bois tremblant, le Rumblar, un gros torrent qui roule encaissé à quarante pieds de profondeur. Puis tout à coup, en quelques instants, le paysage change; l'horizon s'élargit, les plaines s'ouvrent. Une brise tiède vous frappe au visage; le ciel prend des teintes plus chaudes. Aux plantations d'oliviers, d'un aspect doux, mais triste, succèdent des champs parés d'une verdure nouvelle. Mille fleurettes printanières émaillent les bords de la route. Les haies verdissent, et çà et là, parmi les buissons, brille la fleur charmante des cistes roses. C'est le printemps qui nous souhaite la bienvenue, et nous ouvre en souriant les portes de l'Andalousie. Voici ses gracieux messagers : j'ai vu tout à l'heure deux hirondelles posées sur le fil du télégraphe, et un papillon jaune a traversé la route. Nous sommes dans la vallée du Guadalquivir : une végétation nouvelle s'épanouit de tous côtés; déjà les aloès dressent au bord du chemin leurs grandes feuilles charnues et armées de dards, et des nopals aux formes bizarres se montrent dans les champs parmi les figuiers.

Le soleil descendait à l'horizon dans un ciel d'un azur pâle, où semblaient dormir immobiles de petits nuages blancs et floconneux. Des vapeurs transparentes baignaient les collines lointaines, et les enveloppaient comme d'une gaze irisée. Les hautes montagnes qu'on apercevait au delà prenaient à leur base des teintes violettes qui, se dégradant insensiblement jusqu'au rose tendre, allaient se perdre au sommet dans la blancheur éclatante des neiges. Je n'oublierai jamais l'impression de surprise et d'enchantement que me fit ce brusque passage des plaines froides et nues de la Manche aux riches et tièdes vallées de l'Andalousie. Ce fut comme un lever de rideau splendide; comme si la baguette d'un magicien nous

eût transportés en un clin d'œil des brumes du Nord sous le ciel éternellement radieux du Midi.

Il était quatre heures du soir quand nous arrivâmes à Andujar. C'est là que nous devions reprendre le chemin de fer pour aller coucher à Cordoue, si les communications n'étaient pas interrompues. Mais, hélas! les renseignements de notre Français d'Alcazar n'étaient que trop exacts : le chemin de fer est coupé. Nous trouvons l'auberge pleine de voyageurs, qui sont là, bloqués depuis quarante-huit heures, attendant que le passage soit rétabli. On annonce bien que la voie sera réparée dans un ou deux jours; mais, en espagnol, cela veut dire une semaine. Or Andujar est une petite ville sans ressources, sans intérêt : y passer un jour entier serait une longue épreuve. Ajoutez que la posada regorge de monde, et qu'il n'y a pas un lit de libre. A tout prix il faut sortir de ce trou.

Nous sommes d'ailleurs dans notre droit. L'entreprise des diligences à laquelle nous nous sommes adressés à Madrid nous a délivré des billets pour Cordoue : nous avons payé nos places jusqu'à Cordoue ; et, soit par chemin de fer, soit autrement, la compagnie doit nous rendre à Cordoue. Mais notre requête, poliment présentée au commis de la diligence, est repoussée avec hauteur. Par grâce, et prenant en considération notre embarras, cet honnête hidalgo veut bien nous faire conduire le lendemain à Cordoue, moyennant un petit supplément de trois cents réaux (quelque chose comme quatre-vingts francs) par personne. Notez qu'il y a tout au plus seize à dix-huit lieues d'Andujar à Cordoue. Nous insistons; le commis crie, déclame, gesticule; le mayoral s'en mêle; tout le monde parle à la fois; c'est un bruit à ne pas s'entendre. Après les Arabes, je ne connais pas de peuple qui crie plus haut que les Espagnols.

Trouvant que la discussion s'irrite sans aboutir, nous prenons le parti d'aller chez l'alcade : c'est le maire de l'endroit.

Notre compagnon de voyage, M. de L^{***}, qui parle parfaitement l'espagnol, expose l'affaire, et produit nos bulletins de place délivrés pour Cordoue. L'alcade paraît un peu embarrassé, et, tournant et retournant le bulletin, dit au commis entre ses dents : « Tu es un imbécile. Pourquoi as-tu donné des billets pour Cordoue? Je suis obligé de te condamner. » Il ordonne, en effet, que l'administration de la diligence nous fera conduire jusqu'à Cordoue. Mais le commis criant toujours comme un beau diable, et réclamant un supplément de prix, l'alcade, pour se débarrasser à la fois des deux parties, décide que la question d'indemnité sera réglée, s'il y a lieu, par le gouverneur de Cordoue. Cette sentence évasive nous exposait à de nouvelles difficultés; mais il n'y avait pas moyen d'espérer davantage : l'important était de partir.

Nous revenons triomphants à la posada, où nous sommes accueillis par les hourras de joie de tous les voyageurs. Il est convenu qu'on partira à trois heures du matin. C'est un long retard : n'importe; nous partirons. En attendant il s'agit de dîner.

Nous sommes là au moins une trentaine de voyageurs; c'est comme un caravansérail. Il y en a de toutes les sortes et de tous les pays : il y a des touristes comme nous, des négociants, des commis voyageurs, des entrepreneurs de chemin de fer, jusqu'à des chanteurs qui font partie de la troupe d'opéra de Séville; il y a des Américains, des Français, des Allemands, des Italiens, des Belges. Chose singulière, tous ces étrangers parlent entre eux le français; ils parlent plus ou moins correctement et avec un accent plus ou moins marqué; mais enfin la langue française est le lien commun de ces voyageurs venus de tous les pays.

En se serrant un peu, tout le monde finit par trouver place à table. Pour la première fois nous faisons connaissance avec le *puchero* espagnol : c'est une espèce de pot-au-feu où entrent

du bœuf, du mouton, des saucisses, avec force légumes, et surtout une sorte de pois chiches appelés *garbanzos*. Je dois dire que, de toute la cuisine espagnole, c'est à peu près le seul mets supportable. Quoi qu'il en soit, et grâce peut-être à la bonne humeur causée par l'annonce du départ, nous trouvons le puchero succulent. Des perdrix frites et des oranges complétèrent le dîner, qui ne parut pas trop mauvais. Il faut ajouter que nous étions servis par deux jeunes hôteses qui étaient charmantes : l'une d'elles surtout, une jeune mère, qui portait sur le bras un bel enfant, et qui l'allaitait sans façon devant nous, était un type de vierge que n'eût pas dédaigné Murillo.

Après dîner, les hommes restent à prendre le café et à fumer dans la salle à manger : on cause et on fait connaissance ; ce sont là les dédommagements de ces petits épisodes de voyage. On étend dans une grande chambre des matelas et des nattes sur le plancher ; et les dames s'y jettent tout habillées, pour tâcher de trouver un peu de repos avant l'heure du départ.

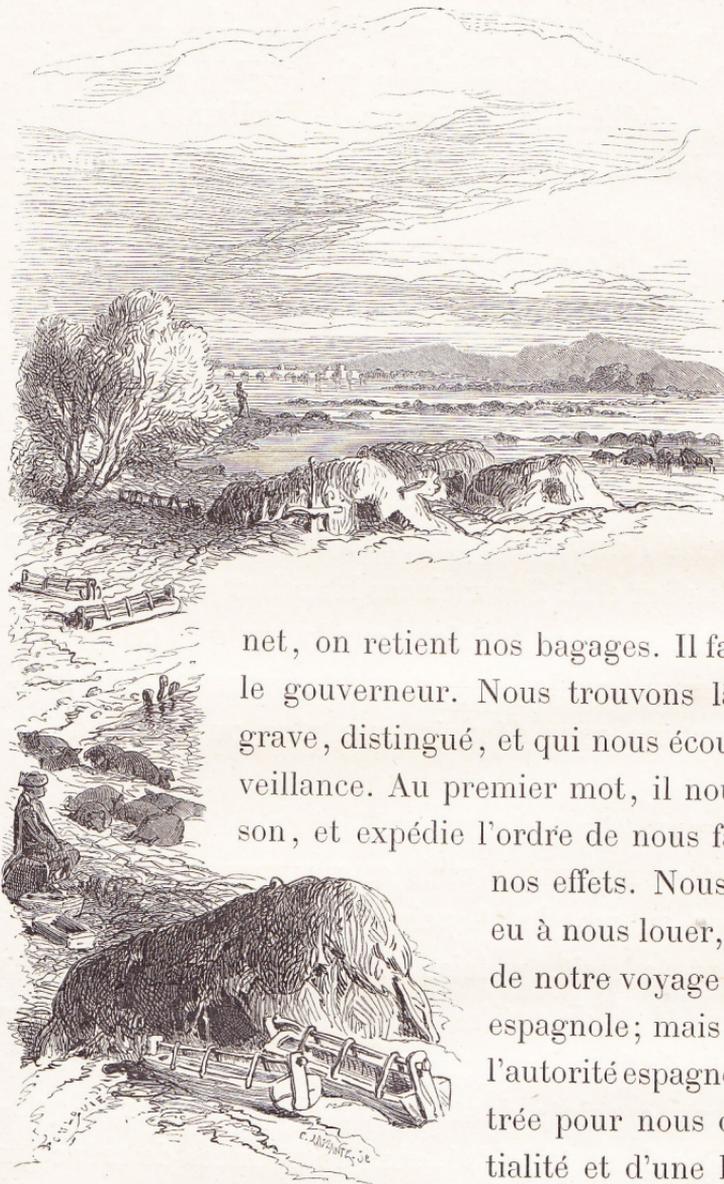
Vers deux heures on commence à charger les voitures. Mais le mayoral et les postillons, qui sont de mauvaise humeur, ne font leur besogne qu'en groggelant ; ils font mille difficultés pour les bagages, qu'ils trouvent trop lourds ; et nous sommes obligés d'aller chercher la garde civile pour surveiller le chargement. Enfin nous prenons nos places ; et comme le mayoral grogne toujours, et prétend que sa voiture trop chargée va certainement verser, M. de L*** lui dit en bon castillan : « Écoute : si nous arrivons de bonne heure à Cordoue, il y aura pour toi une *propina* ; si tu nous verses, je te casse la tête avec mon revolver. » — De ce moment le mayoral devient plus poli, et il y a tout à parier que nous arriverons à Cordoue sans encombre.

La route est assez insignifiante. Elle suit la vallée du Guadalquivir ; et je dois dire que le Guadalquivir, rivière torren-

tueuse, aux eaux troubles et jaunâtres, m'a paru infiniment moins poétique que je ne l'avais rêvé. Il y a des noms qui ont un charme secret, qui sont formés de syllabes si sonores et si musicales, qu'ils ne frappent jamais notre oreille sans éveiller en nous mille souvenirs charmants, mille riantes images : celui-ci est du nombre. Il paraît qu'il veut dire tout simplement, en arabe, la grande rivière, *Oued-el-Kebir*; mais pour ceux qui ne savent pas l'arabe, il veut dire le fleuve aux rives fortunées; il veut dire tous les charmes d'une belle nature, tous les délices d'un beau ciel, tous les enchantements de la poésie. La réalité, — du moins la réalité actuelle, — n'est rien moins que poétique. A notre gauche, de petites collines plantées çà et là d'oliviers; on ne voit guère d'autres arbres; à droite, de grands pâturages, encore en partie couverts par les dernières inondations du fleuve; quelquefois, au bord des eaux, une bande de cicognes; dans les champs, de nombreux troupeaux de porcs noirs : voilà le paysage qu'on a presque tout le long du chemin. Les porcs sont une des grandes productions du pays. Dans l'été, quand les eaux sont basses et laissent à découvert de nombreuses îles dans le lit du fleuve, on y conduit ces troupeaux : ils y restent tout le jour, dormant sur le sable ou cherchant leur pâture dans les vases. Le soir, les porchers, qui les dirigent à coups de fronde, les ramènent dans les parcs. O Nymphes du Guadalquivir, où sont vos bergers enrubannés? où sont vos blancs moutons, ô Galathée?

En approchant de Cordoue, le pays prend plus de caractère. De petites montagnes forment un horizon gracieux. Les habitations deviennent plus nombreuses. Des haies d'aloès gigantesques bordent la route; les jardins qui entourent la ville sont remplis d'orangers, et au-dessus des toitures quelques palmiers dressent leur tête légère.

Nous sommes à Cordoue de bonne heure. Mais nos tribu-



lations ne sont pas encore finies. Au bureau on nous réclame de nouveau un modeste supplément de trois cents réaux; et, sur notre refus très

net, on retient nos bagages. Il faut aller chez le gouverneur. Nous trouvons là un homme grave, distingué, et qui nous écoute avec bienveillance. Au premier mot, il nous donne raison, et expédie l'ordre de nous faire remettre nos effets. Nous n'avons pas eu à nous louer, dans la suite de notre voyage, de la justice espagnole; mais, ce jour-là, l'autorité espagnole s'est montrée pour nous d'une impartialité et d'une bienveillance

auxquelles je me plais à rendre hommage.

Cordoue est bâtie sur une petite éminence, au milieu d'une plaine fertile. Peu de villes d'Espagne éveillent d'aussi grands souvenirs. Dans l'antiquité, elle a vu naître les deux Sénèques; elle a été la patrie de Lucain : un poète de décadence, il est vrai, mais qui eut cet honneur, au moins, d'être une des dernières voix qui parlèrent de vertu et de liberté au monde

romain asservi. Sous la domination arabe, elle fut la capitale des Ommiades, la rivale de Bagdad, et pendant trois siècles le centre d'une civilisation ingénieuse et brillante, le foyer des sciences, des arts et des lettres, dans l'Europe encore couverte de ténèbres.

De cette gloire, de ces splendeurs, de cette vie politique et savante d'autrefois, il reste à peine quelques vestiges. Cordoue est aujourd'hui une ville morte. Elle comptait jadis deux cent mille habitants : il ne lui en reste pas quarante mille. L'herbe pousse dans les rues silencieuses ; la moitié des maisons semblent désertes. Mais Cordoue a conservé une physionomie à part ; elle a gardé l'empreinte profonde de la civilisation qui a fleuri autrefois chez elle. Ses maisons blanches portent encore le caractère mauresque : elles n'ont sur la rue que de rares et petites ouvertures ; tous les appartements prennent jour intérieurement sur une cour décorée avec plus ou moins d'élégance.

Un seul monument atteste aujourd'hui ce qu'a été autrefois Cordoue : c'est sa mosquée ; mais ce monument est quelque chose d'unique au monde. A peine installés à l'hôtel, nous voulons, avant la nuit, y faire une première visite. Nous traversons un dédale de petites rues tortueuses. Arrivés dans la partie basse de la ville, nous nous trouvons tout à coup devant une vaste enceinte dont les murailles, hautes de quarante pieds, d'un beau ton doré, sont couronnées de créneaux droits et dentelés. On pénètre, par une porte surmontée d'un arc arabe, dans une cour carrée : la mosquée forme un des côtés ; les trois autres côtés sont entourés d'une sorte de cloître ou de portique.

Cette cour est plantée d'orangers magnifiques, de cyprès et de palmiers : une fontaine de marbre en occupe le milieu. C'était là que les musulmans faisaient leurs ablutions avant d'entrer dans la maison de la prière. Rien de plus charmant,

à mon avis, que cette disposition qui, au-devant du lieu saint, a placé ces beaux et tranquilles ombrages, comme un vestibule qui invite au repos et prépare au recueillement.

On entre dans la mosquée, et le premier coup d'œil est si saisissant qu'on s'arrête involontairement sur le seuil. Imaginez une véritable forêt de colonnes de marbre, de jaspe, de



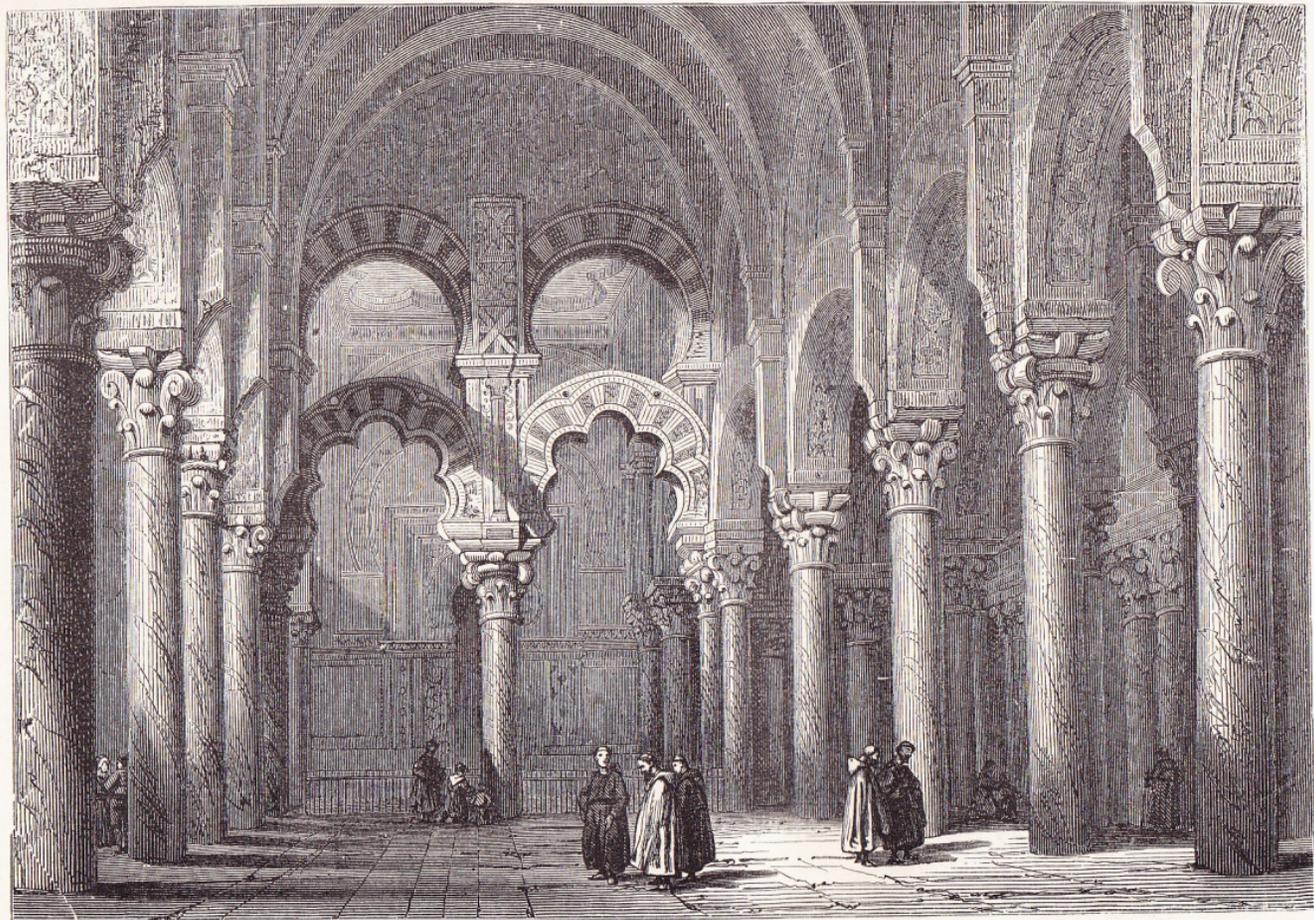
porphyre : leurs lignes se croisent en tous sens et se prolongent en avenues dont l'œil n'aperçoit pas la fin. Sur ces colonnes, qui sont de hauteur médiocre, mais sveltes et légères, s'élèvent deux étages d'arceaux superposés, les uns découpés en lobes et affectant quelquefois la courbe ogivale, la plupart arrondis en fer à cheval à douelles peintes blanches et rouges. La lumière, inégalement répartie, pénètre faiblement par d'étroites fenêtres placées à l'extrémité des nefs, ou tombe de rares ouvertures pratiquées dans les voûtes : çà et là, quand

un rayon de soleil s'y glisse furtivement, il y a comme des îles de clarté qui émergent du milieu de l'ombre. Vous avancez, et à chaque pas la perspective change. Les troncs aux mille couleurs de cette forêt de marbre semblent se mouvoir et glisser dans le demi-jour, et les jeux de la lumière à travers les arceaux et les allées entre-croisées ajoutent à la profondeur et à l'aspect magique de l'édifice.

Ni le Caire ni Damas n'ont rien de comparable à ce merveilleux monument. La mosquée d'Amrou, qu'on voit au Vieux Caire, semble avoir servi de modèle à celle de Cordoue. Mais l'œuvre d'Abdérâme surpasse de beaucoup celle du conquérant de l'Égypte. La mosquée du Caire n'a guère, dans sa partie couverte, que trois cents colonnes; la mosquée de Cordoue en a mille à onze cents.

Une chose qui me frappe, c'est que, malgré le peu de hauteur des voûtes, l'architecte soit parvenu à produire ici par d'autres moyens l'idée du recueillement et le sentiment de la grandeur. Assurément nos cathédrales gothiques ont exprimé la pensée religieuse avec une puissance qui n'a jamais été égalée, et dont l'art arabe notamment n'a jamais approché. Mais il faut se rappeler que la mosquée de Cordoue date de l'an 770, et que l'art gothique n'a fleuri que quatre siècles plus tard; et s'il n'y a ici aucune comparaison à établir, il faut reconnaître néanmoins un art très ingénieux dans cette disposition architecturale qui, ne pouvant atteindre la grandeur par l'élévation des voûtes, a su la réaliser jusqu'à un certain point par l'étendue des surfaces et le jeu de la perspective.

Notez surtout que la mosquée de Cordoue n'est plus ce qu'elle était au temps des kalifes. A la place des voûtes actuelles, lourdes et écrasées, il y avait des plafonds en bois de cèdre et de mélèze, ornés de caissons dorés et sculptés avec cette élégance dont les Arabes nous ont laissé de si beaux modèles. Au-dessus du toit s'élevaient de nombreuses cou-



P. MENNER. SC. BOUVELLES

CATHÉDRALE DE CORDOUE

poles surmontées de boules d'or. A l'intérieur brûlaient quatre mille lampes. Enfin les dix-neuf nefs qui partagent la largeur de l'édifice s'ouvraient alors, par de larges portes en arc arabe, sur la cour des orangers ; si bien que les files de ces beaux arbres semblaient encore prolonger à l'œil les longues colonnades. Ces portes ont été murées, les plafonds détruits, les coupoles renversées. Un changement bien plus déplorable encore a eu lieu. Après la conquête de Cordoue par saint Ferdinand, en 1236, la mosquée avait été, sans de grandes modifications, appropriée au culte chrétien ; en la transformant en cathédrale, on avait eu le bon esprit et le bon goût de lui laisser son caractère original. Mais en 1523, sous Charles-Quint, le chapitre de Cordoue imagina de construire, au milieu de l'édifice arabe, un *coro*. L'administration municipale eut beau protester contre cette idée barbare ; elle eut beau menacer de la peine de mort quiconque entreprendrait de démolir la mosquée ; le conseil royal donna raison au chapitre. Soixante colonnes furent abattues, pour faire place à une énorme construction de près de deux cents pieds de long, dont les lourds piliers, les hautes voûtes, les ornements gothiques et gréco-romains contrastent de la façon la plus déplaisante avec le style de l'édifice, et dont la masse colossale, semblable à un monstrueux aérolithe tombé au milieu de cette futaie de minces colonnes, arrête de tous côtés la vue et coupe désagréablement la perspective. On raconte que, lorsque Charles-Quint, trois ans après, vint à Cordoue, il se montra très mécontent des travaux entrepris pour opérer ce changement dans la mosquée, et qu'il dit aux chanoines : « Vous avez détruit là une chose qu'on ne voyait nulle part ailleurs, pour faire une chose qu'on voit partout. » La demi-civilisation de la Renaissance a été en Espagne bien plus destructive que n'avait été la barbarie du moyen âge.

Les chanoines du xvi^e siècle ont du moins conservé dans la

mosquée deux petits chefs-d'œuvre de l'art arabe. L'un est une espèce d'oratoire, qui était la partie du temple réservée aux ulémas, et dont les murs sont intérieurement revêtus d'arabesques du meilleur goût. L'autre est le sanctuaire ou *mihrab*, qui était placé, comme toujours, dans la direction de l'orient, et vers lequel les musulmans se tournaient en faisant leurs prières. Le Koran y était déposé, et les pèlerins venaient y faire leurs dévotions. C'est une sorte de petite chapelle, au-devant de laquelle est une étroite galerie à trèfles. Les colonnettes qui soutiennent cette galerie, les fenêtres grillagées qui l'éclairent, l'arc en ogive qui forme l'entrée du sanctuaire, les ornements noir et or qui en font la bordure, les mosaïques en verre de couleur qui en revêtent les parois : tout cela est d'une grâce, d'une élégance et d'une richesse extrêmes.

Les Arabes ont toujours été en Espagne des étrangers, campés, en quelque sorte, plutôt que naturalisés sur le sol. Aussi, bien qu'on trouve partout les traces profondes de leur passage, leur civilisation ne leur a pas survécu ; elle a disparu avec eux. L'antipathie des races, la diversité des mœurs, l'hostilité des religions ; ajoutez-y cet esprit national héroïquement opiniâtre, cet orgueil patriotique qui a tenu pendant près de huit siècles le peuple espagnol en quelque sorte debout et armé pour reconquérir son indépendance et rejeter au delà de la mer les envahisseurs : toutes ces causes ont fait que les Espagnols n'ont pas toujours rendu justice à ce qu'il y a eu d'admirable dans cette civilisation arabe. L'histoire doit être plus impartiale.

M. de Humboldt a fait cette juste remarque que l'invasion des Arabes en Espagne, à la différence des invasions germaniques, qui n'avaient fait que des ruines, apporta avec elle, dans le pays conquis, des germes de civilisation qui devaient rapidement se développer et grandir. « Les Arabes, dit-il,

« étaient admirablement disposés pour jouer le rôle de médiateurs et pour agir sur les peuples conquis depuis l'Égypte jusqu'au Guadalquivir. Ils possédaient une activité sans exemple, qui marque une époque distincte dans l'histoire du monde ; une tendance opposée à l'esprit intolérant des Israélites, qui les portait à se fondre avec les peuples vaincus, sans abjurer toutefois leur caractère national. Tandis que les races de la Germanie ne commencèrent à se polir que longtemps après leurs migrations, les Arabes apportaient avec eux une langue perfectionnée et les fleurs délicates d'une poésie qui ne devait pas être perdue pour les troubadours et les minnesingers ¹. »

La domination des Goths était en pleine décadence ; elle se mourait dans l'anarchie et la corruption, quand les Arabes passèrent le détroit. Ce qui le prouve bien, c'est qu'une seule bataille livra aux envahisseurs tout le pays depuis le mont Calpé jusqu'aux Pyrénées. Il n'y a qu'un empire vermoulu qu'un seul coup fasse ainsi crouler tout entier.

Moins de cinquante ans après (756), Cordoue devient, sous les Ommiades, un kalifat indépendant de celui de Bagdad, et de ce moment la civilisation arabe se développe avec un merveilleux éclat. Abdérame le Grand y bâtit la mosquée ; il ouvre des routes ; il fonde des bibliothèques et établit des écoles dans les principales villes de l'Andalousie. L'agriculture fleurit, et le commerce maritime s'étend. Les sciences naturelles et la médecine étaient déjà en honneur parmi les Arabes : il les favorise et fonde un jardin botanique près de Cordoue ². On rapporte même qu'en souvenir de Damas, sa patrie, d'où il avait été forcé de s'exiler après le massacre de toute sa famille par Aboul-Abbas, il fit apporter à Cordoue et planter dans les jardins de son palais le premier palmier qu'on ait vu en Es-

¹ *Cosmos*, t. II, ch. v.

² *Ibid.*

pagne. L'histoire atteste le fait¹; mais la poésie s'est emparée de cette anecdote, et une vieille romance espagnole exprime, non sans grâce, les plaintes du kalife s'adressant à l'arbre qui, loin de le consoler, lui rappelle la patrie et entretient ses regrets.

« Toi aussi, noble palmier, — tu es étranger sur cette
 « terre. — Les doux zéphyrs des Algarves — te balancent
 « amoureusement. — Tes racines plongent dans un sol fé-
 « cond, — ta cime s'élève jusqu'au ciel. Et pourtant tu pleu-
 « rerais comme moi, — si comme moi tu pouvais te souvenir...
 « — J'ai arrosé de mes larmes les palmiers que baigne l'Eu-
 « phrate; — mais et les palmiers et le fleuve — ont déjà oublié
 « mes peines... — De notre patrie bien-aimée — il ne te reste
 « à toi aucun souvenir. — Pour moi, hélas! infortuné, — je
 « me la rappelle sans cesse, et je pleure... »

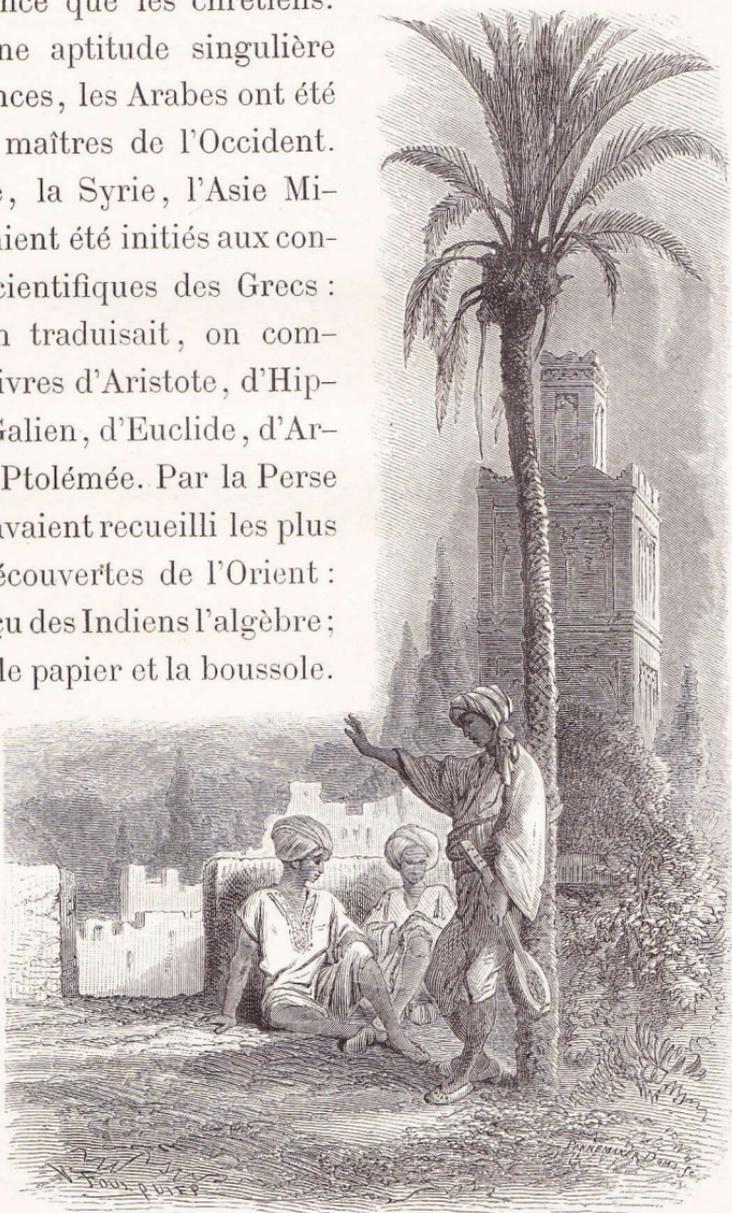
Ce qui n'honore pas moins Abdérame que son goût pour les sciences, c'est l'esprit de tolérance dont il fit preuve vis-à-vis des chrétiens d'Espagne. Moyennant des subsides annuels, il leur octroya des chartes de sûreté où furent ratifiés les privilèges qu'ils possédaient déjà aux termes des anciennes capitulations, et qui leur permettaient de s'administrer selon leurs lois civiles et religieuses. Cette sage et humaine politique ne contribua pas peu à la prospérité du pays pendant tout le temps que régna la dynastie des Ommiades, c'est-à-dire de 756 à 1145: c'est la belle période de la civilisation arabe. Les chrétiens formaient la partie la plus nombreuse de la population; et la douceur avec laquelle ils furent traités les retint sur ce sol, où il n'y avait de changé pour eux que leurs maîtres. Ce sont ces chrétiens, sujets des kalifes, qu'on appela plus tard mozarabes². La hiérarchie catholique subsista parmi eux: les évêques nommaient les curés et les abbés. Plusieurs

¹ Conde, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, t. I, p. 159.

² *De Mos' Arab*, faits ou devenus Arabes.

conciles eurent même lieu sous la domination et en pays arabe. Ainsi un concile fut tenu, en 782, à Séville, sous le règne d'Abdérame le Grand lui-même. Deux autres eurent lieu à Cordoue, l'un en 852, l'autre en 862¹. Les Juifs, très nombreux à cette époque en Espagne, y jouissaient de la même tolérance que les chrétiens.

Doués d'une aptitude singulière pour les sciences, les Arabes ont été les premiers maîtres de l'Occident. Par l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure, ils avaient été initiés aux connaissances scientifiques des Grecs : à Bagdad on traduisait, on commentait les livres d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, d'Euclide, d'Archimède, de Ptolémée. Par la Perse et l'Inde, ils avaient recueilli les plus précieuses découvertes de l'Orient : ils avaient reçu des Indiens l'algèbre ; des Chinois, le papier et la boussole. Ces connaissances si variées, ils ne se bornèrent pas à les apporter en Europe ; ils surent les développer, les enrichir, les



¹ Viardot, *Histoire de la domination arabe*, t. II, p. 63, 76.

perfectionner. On ne peut invoquer en pareille matière de plus haute autorité que celle de M. de Humboldt, que j'ai déjà cité. « Les Arabes, dit-il, ont agrandi les vues sur la nature, et doté la science d'un grand nombre de créations nouvelles... Ils doivent être regardés comme les véritables fondateurs des sciences physiques, en prenant ce mot dans le sens étendu qu'on lui donne aujourd'hui¹. » L'étude des



plantes médicinales les conduisit à la botanique, qu'ils ont en quelque sorte créée. La chimie ne leur dut pas de moindres progrès. Ils cultivèrent la géographie et la géométrie avec succès. L'astronomie surtout a reçu d'eux de notables perfectionnements². Ils rectifièrent les tables de Ptolémée, et déterminèrent la durée de la révolution annuelle de la terre avec une exactitude qui ne s'écarte que d'une à deux minutes des calculs les plus récents. Ce sont eux qui ont les premiers appliqué le pendule à la mesure du temps : cette importante découverte

¹ *Cosmos*, t. II, chap. v, p. 258.

² *Ibid.*, t. II, p. 272.

appartient au grand astronome Ebn-Jounis, qui vivait à la fin du x^e siècle.

Gerbert, ce savant homme qui fut précepteur du fils de Hugues Capet, puis évêque de Reims et de Ravenne, et enfin pape sous le nom de Sylvestre II, Gerbert était allé s'instruire dans les écoles arabes de l'Espagne. Il étudia, dit-on, pendant trois ans à Séville, sous les docteurs musulmans, les mathématiques, l'astronomie, la rhétorique; il apprit aussi la chimie, qui le fit un peu accuser de magie parmi ses contemporains.

Pendant cette sombre nuit du moyen âge, au ix^e et au x^e siècle, à une époque où l'ignorance et la barbarie couvraient l'Europe chrétienne, où la culture intellectuelle, effacée par la rudesse féodale, ne vivait plus que dans quelques monastères, il y avait au sud des Pyrénées, dans ces villes puissantes et opulentes où se déployait toute la magnificence orientale, à Tolède, à Cordoue, à Séville, à côté des palais enchantés et des merveilleuses mosquées, de vastes collèges, richement dotés, où la poésie, la philosophie, les sciences naturelles s'enseignaient à des milliers d'auditeurs, venus quelquefois, comme Gerbert, de pays lointains. Il y avait des bibliothèques publiques, où s'étaient accumulés les trésors scientifiques et littéraires de la Grèce et de l'Orient, traduits et commentés par les écrivains arabes. On comptait jusqu'à soixante-dix de ces bibliothèques. Celle de Cordoue était tellement nombreuse, que le catalogue seul formait quarante-quatre volumes de cinquante feuilles chacun. Quatre cents ans plus tard, malgré les efforts de Charles le Sage, la bibliothèque royale de France ne se composait que de neuf cents volumes, dont les trois quarts de théologie¹.

¹ Viardot, *Histoire de la domination arabe*, t. II, p. 165. — Dulaure, *Histoire de Paris*.

Aristote était enseigné dans les écoles de Bagdad et de Séville, trois siècles avant qu'il régnât dans les nôtres : Averroës ouvrait la voie à la philosophie scolastique. Notre littérature provençale du moyen âge a reçu, au dire des juges les plus autorisés, une influence très marquée de la littérature arabe. Ce n'est pas par le contact direct, c'est par le mélange des peuples et des langues que cette influence s'exerça : « C'est
 « par mille détours que le souffle de la poésie arabe, le par-
 « fum de l'Arabie, est arrivé dans notre Occident, et que cette
 « verve orientale passa jusqu'à nos méridionaux, qui sont
 « presque des gens du Nord pour les Arabes ¹. » Les chevaliers arabes visitaient les cours des rois chrétiens; plusieurs étaient à la fois poètes et guerriers comme les troubadours.

Je ne veux rien dire ici de l'architecture des Arabes : l'occasion d'en parler se présentera plus naturellement ailleurs. Je me bornerai à une remarque : c'est que, avec la poésie, l'architecture est l'art où le génie arabe a montré le plus d'originalité. La grandeur, il est vrai, lui a manqué; mais quelle grâce, quelle élégance, quelle variété merveilleuse ! Il n'est pas vrai, comme on l'a dit souvent, que notre architecture gothique ait emprunté aux Arabes l'ogive, qui est son trait caractéristique. L'architecture qu'on appelle si mal à propos gothique est née spontanément en France, vers le milieu du XII^e siècle, et ne tire son origine que du roman et par le roman du byzantin ². Mais ce qui est vrai, c'est que l'art arabe, lui aussi, de son côté, avait trouvé l'ogive, c'est qu'il l'appliquait plusieurs siècles avant que l'art chrétien l'eût trouvée et appliquée; de ce côté-là encore, il faut reconnaître que les Arabes ont fait preuve d'un esprit singulièrement ingénieux et précoce.

¹ Villemain, *Littérature du moyen âge*, 4^e leçon.

² Voyez Viollet-Leduc, *Dictionnaire d'architecture*.

Il y aurait bien d'autres traits à ajouter à ce qui précède, si on voulait tracer un tableau complet de la civilisation arabe. Je n'ai voulu qu'indiquer les principaux aspects. Il ne faut rien exagérer d'ailleurs; et il n'y a pas de plus grand paradoxe que de prétendre mettre la civilisation arabe au même niveau que la civilisation chrétienne. Sans parler de l'immense supériorité de l'Évangile sur le Koran, à n'examiner la question que sous le rapport des lettres, des sciences et des arts, le parallèle n'est pas soutenable. L'esprit arabe, si curieux, si ingénieux, si actif, manquait de puissance et de profondeur. Jamais il n'a pleinement compris le génie grec. Il a pris à la Grèce ses résultats scientifiques, sa discipline logique; il n'a su s'assimiler ni sa grande poésie, ni ses hautes inspirations philosophiques. Il semble que ces profondeurs soient inaccessibles à l'esprit sémitique, qui a en lui je ne sais quoi de dur, d'étroit, d'inflexible. Non seulement l'esprit arabe n'a pas eu la force et la souplesse; il a manqué aussi d'initiative et de fécondité. Là même où il s'est montré le plus original, son essor s'est vite arrêté. Deux siècles, trois siècles au plus ont épuisé sa sève. Comparez cela à la carrière qu'a fournie et que promet de fournir encore la civilisation européenne. Comme elle a su s'assimiler le génie grec et le génie romain! Son essor a été lent; elle a eu, pendant les siècles du moyen âge, comme une longue et laborieuse incubation; mais quel réveil! Et, depuis lors, quelle fécondité! Avec quelle souplesse elle se plie aux diversités de race, de temps, de climat! Elle a des oscillations et des déplacements; mais elle ne s'arrête jamais. Quand elle paraît stationnaire sur un point, elle s'avance sur un autre. Quelquefois elle semble passer d'un peuple à un autre peuple; elle semble développer l'une après l'autre les grandes facultés de l'esprit humain. Mais à travers ces accidents et ces phases diverses, la civilisation européenne, la civilisation chrétienne est marquée d'un signe éminent : sa loi

est celle du progrès, de la perfectibilité indéfinie. Plus elle marche, plus l'horizon s'élargit devant elle.

Ni les civilisations anciennes ni la civilisation arabe n'ont eu ce caractère. Après une course plus ou moins brillante, elles se sont affaïssées et ont disparu de ce monde. Le génie arabe, en particulier, n'a pu se renouveler; et aussitôt que la race arabe, peu nombreuse, se fut mêlée et confondue avec des populations moins bien douées, avec les tribus sauvages du Maroc, il a paru atteint d'épuisement et comme frappé d'une stérilité incurable. La civilisation arabe n'en a pas moins eu, à son heure, un admirable éclat et une salutaire influence. Elle a été le lien, la transition entre les civilisations antiques qui venaient de s'éteindre et la civilisation moderne qui allait naître : elle a hâté l'éclosion de cette dernière; et si sa carrière a été courte, elle a laissé du moins une trace lumineuse dans l'histoire.



VOYAGE

EN

ESPAGNE



& M^c
1865

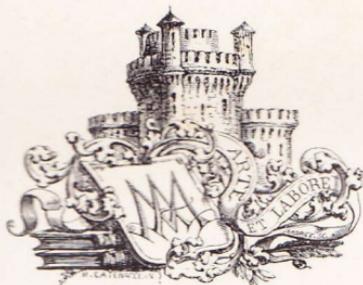
VOYAGE
EN ESPAGNE

PAR

M. EUGÈNE POITOU

CONSEILLER A LA COUR D'ANGERS

ILLUSTRATION PAR V. FOULQUIER



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXII

TABLE DES CHAPITRES



CHAPITRE I

Le pays basque. — Pampelune.	7
--------------------------------------	---

CHAPITRE II

Saragosse. — Notre-Dame-del-Pilar. — La Seo. — L'Aljaferia et Antonio Perez. — Alcala de Henarès	25
--	----

CHAPITRE III

Madrid. — La sierra Morena. — Baylen. — Andujar. — Cordoue. — La mosquée. — Les Arabes.	49
---	----

CHAPITRE IV

Séville. — L'Alcazar. — Don Pèdre le Cruel. — Le musée. — La cathédrale. — Les gitanos.	83
---	----

CHAPITRE V

Séville (suite). — La semaine sainte et les processions. — Les courses de taureaux.	113
---	-----

CHAPITRE VI

L'Andalousie. — Xerès de la Frontera. — Le roi Rodrigue. — Cadix.	135
---	-----

CHAPITRE VII

Gibraltar. — Malaga. — De Malaga à Grenade	161
--	-----

CHAPITRE VIII

Grenade. — L'Alhambra. — Le Généralife.	189
---	-----

CHAPITRE IX

Grenade, sa grandeur et sa décadence. — Les peintures de l'Alhambra. — La ville et la Vega. — Départ, mésaventure et retour	215
---	-----

CHAPITRE X

Grenade (suite et fin). — Démêlés avec la justice espagnole. — Mœurs, caractère, état politique.	253
--	-----

CHAPITRE XI

Carthagène. — Alicante. — Elché et les palmiers. — Orihuela. — Murcie et sa Huerta	273
--	-----

CHAPITRE XII

Aranjuez. — Tolède. — La cathédrale. — Ximènès de Cisneros.	293
---	-----

CHAPITRE XIII

Retour à Madrid. — Le musée. 315

CHAPITRE XIV

L'Escurial. — Philippe II. — Don Carlos. — Une exécution capitale sous
Philippe II. 341

CHAPITRE XV

Avila. — Sainte Thérèse. — Burgos. — Le Cid. 367

